

nous n'apercevions pas la moindre échappatoire à notre projet. L'engin devait être fatalement mortel. Nous allons voir qu'il ne le fut qu'à demi.

A 4 heures nos chevreaux étaient rivés à leurs pieux, et à cinq heures tout le village était barricadé dans ses huttes, entourées prudemment ce soir de haies d'épines, taillées à même la forêt. Dehors, seuls, nous trois, nous nous promenions avec un petit air qui sentait son Tartarin.

Nous aurions voulu avoir une bonne lumière ou un réflecteur puissant, un phare d'automobile ; nous n'avions, hélas, qu'une misérable lampe de bicyclette. Et la lune n'éclairera qu'à minuit. Nos chiens déjà lèvent ferme le museau, ils flairent, sans arrêt. L'ennemi doit être proche. Tout notre espoir est dans nos pièges. Pourvu que les fusils fonctionnent bien. Rentrons !

Au moindre bruit la conversation tombe, l'oreille se tend. Les noirs, eux, ne soufflent mot. Calme, précurseur de la tempête, pensons-nous.

“ Baba, murmure soudain, un boy, écoute : ils sont là, à côté. Tiens, voilà qu'ils grognent.”

De fait, nous distinguons des bruits vagues, nous entendons gratter. “ Ne creusent-ils pas sous le piège No 1 ? ” interroge mon voisin. Tout d'un coup un cri assez fort, suivi d'un second, plutôt faible, étouffé, aigu. Les vilaines bêtes sont assurément là, et le chevreau du piège No 1 vient d'être étranglé.

Soudain un bruit lourd de chute. Est-ce possible que le lion ait sauté, d'un bond, par dessus le piège, et projeté sa victime par la même voie, en sens inverse ? Risquons un bout de nez dehors. A peine avons-nous entr'ouvert la porte de la hutte qu'un galop passe devant nous, masse sombre en fuite. Pour sûr c'est le lion : tirons donc. Mais le fusil épaulé nous n'apercevons plus rien dans les ténèbres. C'est pourtant bien *Simba*, qui est passé ainsi en trombe devant nous, car nos chiens se précipitent, aboyent, avancent, reculent, se relancent encore. Les pauvres bêtes voient, elles, suivent, flairent, mais nous continuons à ne rien distinguer de cette masse sombre enfuie, qui doit être à l'affût à une quinzaine de mètres. Une demi-heure nous restons là, en attente, fouillant les ténèbres, criant aux noirs de se tenir en garde.

Enfin las de ne rien voir, énervés par ce danger invisible et tout proche nous rappelons les dogues et nous reprenons l'affût, dans les ténèbres.

Tout à coup une détonation. C'est le piège No 2 qui éclate. Le lion s'y est porté directement, dès qu'il n'a plus vu notre lumière et que nos chiens ont cessé de le harceler. Celui-là en a sûrement, car le chevreau-appât n'a pas bélé. Tué raide probablement, car pas un gémisse-

ment ne trouble le silence de la nuit. Allons donc voir ce qui s'est passé. Lampe en tête, fusils chargés et prêts à tirer, nous nous portons vers le piège. Mais déjà les chiens ruent et à toute allure foncent vers l'enclos où s'est déroulé le drame, puis reviennent vers nous ventre à terre. “ Y a bon, y a bon ”, murmure un noir. Par prudence nous nous approchons à pas très lents du piège, mais nos yeux n'arrivent pas à percer les ténèbres. Pouvons-nous avancer davantage ? Nous ne le croyons pas. Si les lions étaient deux, et que le second fût apposté à quelque coin d'ombre ! Mieux vaut rentrer et attendre l'aube, l'arme toute prête !

A l'aube, voici le spectacle que nos yeux ravis découvrirent. A l'entrée du piège No 2 une lionne superbe, de forte taille, était étendue sur le dos : la décharge du fusil l'avait atteinte entre les deux épaules et tuée raide.

Et le chevreau, demandez-vous ? Sauvé ? Intact ? Hélas ! De lui il ne restait plus que la peau et une plaque de sang coagulée. Deux lions étaient donc venus : l'un avait reçu la décharge, et l'autre sautant par dessus le cadavre de son compagnon s'était payé le chevreau auprès de la première victime. Décidément ce fauve manque de sentiment ! Pas le plus petit respect pour la mort !

Du piège No 2 nous nous portons au piège No 1. Plus de chevreau, ficelle intacte, fusil toujours chargé. Nos suppositions étaient donc fondées. Le lion avait bondi par dessus le piège, arraché pieux et chevreau, jeté le tout par dessus bord, et, à deux pas du piège, et pas loin de notre barbe, fait le plus plantureux des repas. La peau saignante était encore là.

Bilan de la journée : perte, deux chevreaux ; gain, une lionne. Conclusion pratique : il reste encore au moins un lion à supprimer. Il va falloir prendre des dispositions plus intelligentes.

*Potins de noirs. — L'art de perfectionner des pièges à lion. — Tactique de fauves : le fameux enveloppement par l'aile droite. — Ce brave Matakô ! — Mélancoliques constatations de chasseurs à l'affût.*

Dans la journée quelques rares visiteurs viennent des villages voisins voir la terrible bête que deux hommes écorchent. Pas facile à trouver ces écorcheurs, car personne ici n'ose toucher au lion : ça porte malheur, disent-ils.

Cependant les conversations vont leur train, et elles ne respirent guère le plus ferme des courages.

— Rappelez-vous, dit l'un, qu'un lion, en quinze jours, à *Kimpeta*, a étranglé et dévoré quatorze personnes.

— Pour sûr, observe un autre, que cette lionne a son mâle, qui reviendra.

— Non, ce doit être une bande, diagnostique un troisième. Et les huttes de se barricader